

SERMON
POUR LA PROFESSION
DE MADAME DE LA VALLIÈRE ,
DUCHESSE DE VAUJOUR.

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses. Apoc. c. 21. v. 5.

MADAME , (1)

CE sera sans doute un grand spectacle quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers , et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire , parce qu'il fait tout ce qu'il lui plaît par sa parole , prononcera du haut de son trône , à la fin des siècles , qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée , et paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand , pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur , il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit , qu'il les change , qu'il les renouvelle , et que , les remuant jusqu'au fond , il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus , ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable ; et certainement il n'y a rien de plus merveilleux que ces changemens. Qu'avons-nous vu ? et que voyons-nous ? Quel état ! et quel état ! je n'ai pas besoin de parler , les choses parlent assez d'elles-mêmes.

(1) A la reine.

mes. Madame , voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude ; son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissemens de la vie religieuse ; et il est juste que faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde , vous assistiez quelquefois aux cérémonies où l'on apprend à le mépriser.

Admirez donc avec nous ces grands changemens de la main de Dieu : il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme , tout est changé au dehors ; ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi , pour célébrer ces nouveautés saintes , je romps un silence de tant d'années , je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus. Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie , ô Dieu ! donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit , qui commence à faire sentir sa force toute-puissante dans la bouche des apôtres (1). Que je prêche , comme un saint Pierre , la gloire de Jésus-Christ crucifié , que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours ; que je crucifie le monde à son tour , que j'en efface tous les traits et toute la gloire , que je l'ensevelisse et que je l'enterre avec Jésus-Christ : enfin que je fasse voir que tout est mort , et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit. Mes sœurs , demandez cette grâce pour moi : souvent ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs , et Dieu donne par ses ministres des enseignemens convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc par vos prières le discours qui vous doit instruire , et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave , Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connaître dis-

(1) C'étoit la troisième fête de la Pentecôte.

tinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur ; comme Dieu les fera sans nous , nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse ; mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nouveau (1) ; et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau (2) : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné , c'est nous aussi qui le devons faire ; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés , il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance. Considérez donc , Chrétiens , quelle est cette nouveauté des cœurs , et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même ? Et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur ? Mais celui qui se persécute soi-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que soi-même : ce sont deux sortes d'amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei, amor Dei usque ad contemptum sui* (3). L'un est l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu , c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre , c'est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même , c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme , et c'est ce qui , étant porté à la perfection , fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais prenez bien garde , Messieurs , qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne Ecclésiastique. « Le sage qui entend , dit-il , une parole sensée , la loue , et se l'applique à soi-même.

(1) Dabo vobis cor novum. *Ezech.* 36. 26.

(2) Facite vobis cor novum. *Ibid.* 18. 31.

(3) De Civit. Dei, lib. 14, cap. ult.

me (1) ; » car il ne regarde pas à droite ni à gauche à qui elle peut convenir , il se l'applique et en fait son profit. Ma sœur , parmi les choses que j'ai à dire , vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même , Chrétiens ; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès , et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses ; considérez ensuite une âme , qui après s'être ainsi égarée par cet amour pernicieux , commence à revenir sur ses pas , qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait , et enfin , qui laissant tout au-dessous d'elle , ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui , et pensez en même temps si vous avez fait quelque progrès dans cette voie , voilà ce que vous avez à considérer. Entrons d'abord en matière , et pour ne pas vous tenir long-temps en suspens : L'homme que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre , n'a pas été créé avec ce défaut : dans son origine Dieu l'avait fait à son image ; et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était pas fait pour lui-même ; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé , comme il ne verrait en soi-même aucun trait qui ne se rapportât à la personne qu'il représente , il ne vivrait que pour elle seule , et ne respirerait que pour sa gloire ; et toutefois ces portraits que nous aninions se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent et le peintre qui les a faits. Mais pour nous , nous ne sommes point dans cette peine ; celui qui nous a faits est celui qui nous a faits à sa ressemblance ; nous sommes tout ensemble et les œuvres de ses mains et ses images ; ainsi en toute

(1) Verbum sapiens quodcumque audierit sciens , laudabit , et ad se adjiciet. *Eccl.* 21. 18.

manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre ame doit être attachée.

En effet, quoique cette ame soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en recherchons tous les anciens traits, nous reconnaitrons, malgré sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'était pour Dieu qu'elle était faite. O ame ! vous connaissez et vous aimez ; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui est la vérité même ? Et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même ? L'ame est donc faite pour Dieu, et c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée et comme suspendue par sa connaissance et par son amour. Il se connaît soi-même, il s'aime soi-même, et c'est là sa vie ; et l'ame raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi, par sa naturelle constitution, elle était unie à son auteur, et devait faire sa félicité d'un être si parfait et si bienfaisant ; c'est en cela que consistait et sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle était riche, parce qu'encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son auteur, c'est-à-dire, qu'elle le possédait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours ; puisqu'aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait. Mais elle n'est pas demeurée long-temps en cet état. Cette ame, qui était heureuse parce que Dieu l'avait faite à son image, n'a pas voulu être son image ; elle a voulu non pas lui ressembler, mais être absolument com-

me lui ; heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu comme lui faire elle-même sa félicité. Hélas ! qu'elle s'est trompée ! que sa chute a été funeste ! elle est tombée de Dieu sur soi-même ; que fera Dieu pour la punir de sa défection ? il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant soi-même, elle se trouvera soi-même.

Mais en se trouvant ainsi soi-même, étrange confusion ! elle se perdra bientôt soi-même ; car voilà qu'elle commence déjà à se méconnaître : transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le Prophète fait parler ces ames hautaines qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence. En effet il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt je suis de moi-même. Mais l'ame raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à la créature, c'est-à-dire, par l'indépendance et par la plénitude de l'être ; et étant sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, ni elle ne consomme son ancienne et naturelle félicité, ni elle n'arrive à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère : il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même : cette ame qui s'est tant aimée et tant recherchée, ne se peut plus supporter aussitôt qu'elle est seule avec elle-même ; sa solitude lui fait horreur ; elle trouve en soi-même un vide infini que Dieu seul pouvait remplir ; si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, le chagrin la dévore l'ennui la tue ; il faut qu'elle cherche des amuse-

mens au dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre dérèglement, et que, pour s'être cherchée soi-même, elle devient par là son supplice ! Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est ; il faut qu'elle tombe encore plus bas, et voici comment.

Représentez-vous un homme né dans les richesses, mais qui les a dissipées par ses profusions ; il ne peut souffrir sa pauvreté ; ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison presque abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui font peur : il emprunte de tous côtés pour se cacher à lui-même sa misère ; il remplit par ce moyen en quelque façon le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux ! qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit manace son repos et sa liberté. Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée soi-même, réduite à ce fonds et stérile et étroit, tâche de dissiper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances ; elle tourne tous ses soins de son côté ; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter ; elle se mire, pour ainsi parler, et se considère dans ce corps ; elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage la douceur d'une humeur paisible, dans la délicatesse de ces traits la délicatesse de l'esprit, dans ce port et cette mine relevée la grandeur et la noblesse du courage : faible et trompeuse image

sans doute ! mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable ? toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot, d'un corps qui par la mortalité est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que les sens lui offrent ; au contraire elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd la raison. C'est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment d'elle, et nous entraîne malgré ses lois : elle n'est jamais si libre que lorsque le plaisir domine ; et ce qui marque entre l'un et l'autre une opposition éternelle, est que pendant qu'elle demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, devient en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu emprunter des sens. Mais ce n'est pas encore là la fin de ses maux ; car ses sens dont elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés ; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme, qui, espérant en ses sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue ; à combien d'objets extérieurs elle nous attache ! tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avait bien avertis lorsqu'il avait dit cette parole : « Ne suivez pas vos pensées et vos yeux, » vous souillant et vous corrompant (1) : » disons

(1) Nec sequantur cogitationes suas et oculos, per res varias fornicantes. Num. 15. 39

le mot du Saint-Esprit : nous prostituant nous-mêmes à tous les objets qui se présentent. Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande ; nous nous engageons de toutes parts ; nous qui n'avons besoin que de Dieu , nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartemens qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend : cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornemens ; toute la nature s'épuise pour la parer, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît de cette fausse abondance ; et par là nous tombons insensiblement dans les pièges de l'avarice ; triste et sombre passion autant qu'elle est cruelle et insatiable. C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'ame pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts et laborieux et vains. Elle se tourmente comme dans un songe ; on veut parler, la voix ne se suit pas ; on veut faire de grands mouvemens, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'ame veut se remplir, elle ne le peut ; son argent, qu'elle appelle son bien, est au dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui : cependant elle voit croître ses mauvais desirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul, est la racine de tous les maux (1). » En effet les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire ; par les richesses l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs, le voluptueux de plaisirs, chacun enfin de ce qu'il demande. Tous les

(1) Radix omnium malorum est cupiditas. 1 Tim. 6. 10.

mauvais desirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'ame est asservie ! de quel joug elle est chargée ! et pour s'être cherchée elle-même, combien elle est devenue pauvre et captive !

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant ni qui fasse plus de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre considérons-la dans ce qu'elle a de plus grand et de plus magnifique. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérans : choisissons le plus renommé d'entr'eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, ce même Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois dans leurs conquêtes. Qu'est-ce donc qu'il a souhaité, ce grand Alexandre ? et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres ? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort ; il a tout ce qu'il a demandé ; personne n'en a jamais tant fait dans l'Egypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre ; en orient et en occident : depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre ; il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles. Les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges : il a eu tout ce qu'il demandait ; en a-t-il été, ou en est-il plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu,

soit par orgueil, soit par politique ? Il en est de même de tous ses semblables. La gloire est souvent donnée à ceux qui la désirent ; mais en cela « ils ont reçu leur récompense, » dit le Fils de Dieu (1), ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, si célèbres parmi les gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandaient ; ils ont acquis cette gloire qu'ils désiraient avec tant d'ardeur ; et tous ces « hommes vains ont reçu une récompense » aussi « vaine » que leurs désirs : *Quærebant non à Deo, sed ab hominibus gloriam ; ad quam pervenientes, acceperunt mercedem suam, vani vanam* (2).

Vous voyez, Messieurs, l'ame raisonnable déçue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte ; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses extérieures qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : *Venundatus sub peccato* (3), livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix l'a-t-il acheté ? il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés ; et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer ni regarder le Ciel d'où il est venu. C'est ainsi que nous perdons Dieu, dont toutefois nous ne pouvons nous passer ; car il y a au fond de notre ame un secret désir qui le redemande sans cesse ; l'idée de celui qui nous a créés est empreinte pro-

(1) *Math. 6. 2, et seq.*

(2) *Voici en entier ce texte important de Saint Augustin : Propter quam (laudem humanam) multa magna fecerunt, qui magni in hoc seculo nominati sunt, multumque laudati in civitatibus gentium, quærentes non apud Deum, sed apud homines gloriam, et propter hanc velut prudentes, fortiter, temperanter, justèque viventes ; ad quam pervenientes, perceperant mercedem suam, vani vanam. In psalm. 118. Serm. 12. 2.—(3) *Rom. 7. 14.**

fondement au dedans de nous : mais, ô malheur incroyable ! ô lamentable aveuglement ! rien n'est gravé si avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme ; et la dernière que l'homme consulte ; rien n'excite de plus grand tumulte parmi les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve ? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, et que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah ! plutôt la mort !) si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi : je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion, que feront-elles ?... O Dieu ! qu'est-ce donc que l'homme ? est-ce un prodige ? est-ce un assemblage monstrueux de choses incompatibles ? est-ce une énigme inexplicable ? ou bien n'est-ce pas plutôt, si je puis parler de la sorte, un reste de lui-même, une ombre de ce qu'il était dans son origine, un édifice ruiné, qui dans ses masures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de sa première forme ? Il est tombé en ruine par sa volonté dépravée ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement ; mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte : l'impression de Dieu y reste encore si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible, qu'il ne peut la suivre ; si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu ; mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne faut pas s'étonner s'il s'est après cela perdu lui-même. L'ame qui s'est éloignée de la source de son être ne connaît